



L'ENTR'ACTE

LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 4 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 35 c.; sans dessin, 20 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 6, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés franco au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçus à Paris, à l'Office-Correspondance d'Auguste DE VIGNY, place de la Bourse, 6.

Cancans de la Ville.

Depuis huit jours la civilisation n'a pas fait un pas; l'édifice social, qui depuis dix-huit cent quarante ans se lèzarde, n'a pas tremblé sur sa base; il n'y a eu de variations que dans l'air. Les socialistes modernes, qui sont à la recherche d'une religion nouvelle et d'une société refondue, ont bien aperçu quelque chose de louche dans le mystère de l'incarnation. On a discuté beaucoup sur cette pensée philosophique, grande et vraie, de M. Pierre Leroux : « *Nous sommes, donc nous serons.* » On a essayé de remettre en question la trinité, dieu, l'homme et l'intelligence, et de trouver là-dessous le panthéisme. L'Esquisse d'une Philosophie de M. de La Mennais a eu les honneurs d'une vive controverse. Mais de tout cela qu'est-il résulté? de belles paroles qui n'ont pas encore déplacé ces grandes questions, et bien que le panthéisme soit une théorie séduisante et qui envahit un peu la croyance orthodoxe, un mot subsiste depuis Platon jusqu'à Mme Gatti de Gamond : *Dieu seul est grand!*

L'humanité n'a donc pas fait un pas depuis dimanche dernier. La société seule a huit jours de plus. Les poètes de notre ville, qui d'ordinaire font résonner leurs luths pour toutes les calamités morales, ont dormi. C'était le sommeil du juste; ils n'avaient pas le plus petit alexandrin à se reprocher. Dieu les fasse long-temps dormir, et que leurs lauriers leur tiennent lieu de pavots!

Bon! voilà que tout en voulant vous parler de choses terrestres, je me suis égaré dans les hautes régions. — Allons, allons, monsieur le machiniste, faites descendre mon nuage, que nous causions un peu des choses d'ici-bas.

THÉÂTRES.

Grand-Théâtre.

Follet ou le Fils de l'Enfer, ballet en trois actes.

Le ballet devient prodigieusement infernal depuis quelque temps, et pour avoir un plein succès il faut qu'il soit diabolique en diable. Voyez les œuvres chorégraphiques les plus nouvelles, maître Satan en est toujours le héros principal. C'est le grand souverain qui fait tout mouvoir et obéir. Hélas! que sont devenus nos goûts autrefois si simples, si naïfs! Un petit hameau, un tendre berger et une jolie bergère, un site pittoresque et quelques scènes pastorales, c'était tout ce qu'il nous fallait pour tenir nos regards en arrêt et nous faire battre des mains. Aujourd'hui, pour ramener un peu de chaleur dans nos sens engourdis, il faut que nous pénétrions au plus profond du séjour des Euménides; il faut que nous nous chauffions au brasier infernal. Nous ne nous plaisons plus qu'au milieu des farfadets et de leurs farandoles. M. Aniel a bien compris nos goûts; aussi le ballet qu'il nous a offert abonde-t-il en lutins, en furies et autres habitants des ténébreux royaumes. Le premier tableau, qui représente

Nous sommes en pleine saison de carnaval et l'on ne danse nulle part; personne encore n'a osé réunir trente personnes pour donner un bal. Pourquoi? les raisons sont longues et ne valent rien. On n'ose pas s'amuser, dit-on, en présence des malheurs qui sont encore palpitants dans le sein de notre ville. — Fausse honte! Si des plaies sont saignantes, il est un moyen de les cicatiser : c'est de mettre dans les mains du commerce qui souffre l'argent de vos toilettes, et personne ne se plaindra de vos fêtes; au contraire, on vous dira d'en donner tous les jours et de brillantes, et on les trouvera belles, nobles et pleines d'humanité. Mais non, vous ne nous dites pas la vraie raison. — Moi je vais vous la dire : on ne trouve pas de danseuses! Mme de B*** qui voulait donner l'élan, après de longues visites dans le quartier de Bellecour, n'a jamais pu parvenir à réunir vingt danseuses; je dis vingt et le chiffre est exact. Mme Del.... est obligée de convertir son bal en soirée par la même raison. La préfecture, qui prépare le sien, s'attend à de sérieux empêchements. D'où vient cette disette? Où se cachent donc nos jeunes femmes et nos jeunes filles? La moitié est restée dans le fond de ses campagnes, ensevelies sous la neige; l'autre moitié a toutes les peines du monde à se décider à sortir de son coin du feu. — Et puis il faut rendre un bal qu'on accepte, et cela coûte; et si par malheur on possède un terrain submergé, on songe aux réparations, et mieux vaut une bichérée en bon rapport qu'un bal coûteux. — Et puis il y a encore une raison suprême; c'est que toute cette société lyonnaise ne s'entend pas, ne s'aime pas; c'est qu'il faudrait, pour vivre ensemble et d'accord, qu'elle

l'intérieur d'un cratère, est d'un effet des plus admirables. Les rochers que l'on aperçoit semblent être des monceaux de topazes et projettent l'éclat de l'or et des rubis. L'escalier qui conduit des enfers à la terre est riche comme une féerie orientale, et, ma foi, l'on serait tenté de se loger avec Mme Proserpina, rien que pour habiter un si beau manoir. Si la demeure des gnomes et des damnés est si brillante et si pimpante, que doit donc être celle des anges, des vierges et des élus?

La statue du Destin que vient consulter le papa Astaroth est fort belle de pose et d'expression; elle révèle un talent remarquable. L'ensemble des décors du premier tableau est digne de M. Savette, à qui nous devons déjà les plus belles toiles de nos théâtres. Au troisième tableau, les vagues sur lesquelles Follet voltige, un peu plus gracieusement que ne le fit probablement autrefois l'Homme-Dieu, sont d'un effet tout-à-fait nouveau. Depuis feu la Méduse, de mémoire si glorieuse, on n'avait pas vu l'eau serpenter sur la scène d'une manière si vraie. On se croit près d'être envahi par les flots d'une nouvelle inondation; mais pendant que je vous parle de toutes les magnificences de ce ballet, digne de figurer dans les contes

mit de côté toute vanité, toute jalousie. — Voilà l'impossible. — Il faudrait que Bellecour se reliât à Saint-Clair, pour que tous ces fragments de sociétés n'en fissent qu'une seule, sans morgue, sans prétention, sans grands airs, toute simple et toute disposée à prendre du plaisir partout et sans distinction de salons. Oh! alors, on trouverait des danseuses; elles sortiraient bien de leurs châteaux, elles abandonneraient bien le coin du feu pour venir briller tous les jours et à toutes les fêtes. — Mais qui tentera cette fusion?

A propos de fusion, le gigantesque projet de la réunion de tous les cercles trouve ici sa place; on songe sérieusement à faire élever sur l'emplacement de la boucherie des Terreaux un bâtiment qui donnerait asile à la Société des Amis des Arts, au Jockey-Club, au Cercle Musical et à la Société de Lecture, et qu'on appellerait le Cercle des Arts. Ces sociétés réunies, au lieu de faire mesquinement les choses comme elles les font isolément, pourraient, avec cent mille francs de revenus, encourager grandement les arts et les artistes.

Nous y reviendrons en détail et nous ferons ressortir tous les avantages qu'offre cette réunion des cercles.

— On nous assure qu'une riche héritière et de bonne maison, Mlle D***, s'est prise de belle passion pour un jeune homme d'une condition très-obscur, mais fort beau à la vérité. Il paraît que les efforts de la famille pour empêcher un mariage ont été infructueux, et qu'on a cédé aux menaces qu'a faites la jeune fille de quitter le toit paternel si on le lui refusait pour époux.

On raconte que pendant l'inondation, ce jeune

fantastiques d'Hoffmann, j'oublie de vous dire que le gracieux et léger Follet, fils d'Astaroth, poursuit une fille de la terre, la jeune Lisinska, paysanne ravissante, qui, soit dit en passant, danse admirablement la cracovienne.

Follet, à qui le Destin a donné la mission d'aller conquérir des âmes sur la terre, essaye vainement par mille et une ruses d'entraîner Lisinska. Un génie bienfaisant la protège, et le lutin est obligé de redescendre aux enfers, près du papa Astaroth, sans avoir pu gagner la plus petite âme. Voici le fond du sujet de ce ballet.

Les danses sont réglées de manière à faire honneur au talent de M. Aniel. Elles sont surtout pleines d'un entraînement *carnavalesque*, et disposent assez le public à se jeter dans une salle de bal au sortir du théâtre. Il y a au premier acte une espèce de ronde très-heureusement conçue et toujours fort applaudie. Le second tableau est fertile en choses merveilleuses. Follet y folâtre très-gentiment, tantôt en s'élançant de la gorge d'un puits, tantôt en posant son pied mignon et délicat sur le rouet d'une bonne vieille à qui il fait des niches à l'égal du collégien le plus turbulent. Les autres tableaux sont aussi pleins de charme, et le public a té-

et beau batelier a prêté généreusement secours à toute la famille et l'a préservée d'un danger imminent. La maison de M.D*** est aujourd'hui fermée à tout le monde; on n'y reçoit que le beau batelier. Les prétendants à la main de Mlle D***, qui étaient en grand nombre, se sont retirés.

Je voudrais pouvoir vous raconter à demi-mots l'histoire d'un mari qui a surpris sa femme, mais l'espace me manque aujourd'hui. — A dimanche prochain l'histoire. JOACH. DUFLOT.

JUANITA.

Avez-vous connu Juanita? Juanita, la plus belle fille de la rue de Tolède? Juanita qui vendait aux passants de fraîches fleurs, moins fraîche cependant que sa jolie figure napolitaine, aux sourcils arqués et aux cheveux noirs?

Juanita avait un cœur, un cœur d'Italienne, c'est tout dire. Le cœur des femmes, à Naples, tient un peu du Vésuve.

Et Juanita aimait comme on aime à quinze ans, quand on a de l'esprit, de l'imagination et de la santé. — Cet amour-là n'a rien de commun avec notre amour froid et correct de la France. — Ce dernier pourrait s'apprendre dans une grammaire comme une langue morte.

Et, au milieu de mille soupirants, Juanita voulut choisir; et, comme cela arrive toujours quand on réfléchit, elle fit une sottise, et elle tomba sur le plus mauvais sujet de tout le royaume napolitain.

Ce mauvais sujet avait les qualités de l'état. Il était beau parleur, joli garçon et entreprenant comme un sous-lieutenant des gardes de Murat. Il n'en fallait pas tant, en 1810, pour faire tourner une tête de jeune fille.

Juanita et Strezzo se jurèrent de s'aimer toujours. Il tint son serment vingt-quatre heures; elle lui fut fidèle jusqu'à la mort, et quelle mort encore!

Un soir la foule ondula violemment du côté du couvent de Sainte-Lucie; un bourdonnement sourd en sortait, et une vague rumeur jetait à la face des arrivants le mot d'assassin.

Juanita, curieuse, se précipite vers la foule qui s'agglomérail en piétinant sur elle-même; car, après l'amour, le sentiment le plus actif chez une jeune fille de Naples, c'est la curiosité.

Elle fendit la masse compacte des bourgeois et des lazzaroni qui regardaient froidement le théâtre du meurtre, en devisant entre eux sur la fortune du défunt, et elle arriva devant une porte, sur le seuil de laquelle se trouvaient

moigné sa satisfaction en applaudissant chaleureusement.

Les honneurs de la soirée ont été pour M. Hilariot qui est chargé du rôle de Follet. Son pas d'entrée au premier acte nous a rappelé la danse aérienne de Perrot. Mme Siran est toujours délirante de grâce et d'expression. Mlle Bazire a très-bien conduit la marche des lutins, et elle a aussi habilement dansé la *cracovienne*. M. Besancenot a fait rire par son jeu comique.

Ce ballet est un des plus attrayants que nous ayons vus; aussi croyons-nous que la vogue lui est acquise.

Théâtre des Célestins.

Ce théâtre a eu trois ou quatre beaux jours avec *la Mansarde* et *Marguerite*; mais on a joué un mélodrame, *l'Eclat de rire*, qui n'a jamais eu qu'un triste éclat, et dans lequel M. Rousseau fait tous ses efforts pour donner de l'éclat à son rôle: par malheur il ne parvient qu'à faire rire.

Puisque voici le nom de M. Rousseau sous notre plume, nous devons déclarer à cet artiste que notre critique, ordinairement si bienveillante, devient ferme du jour où on cherche à l'intimider. M. Rousseau devrait être un peu plus reconnaissant envers la presse; ignore-t-il

plantés deux sbires, et au milieu de ces deux sbires était Strezzo avec du sang sur la poitrine, car c'était lui qui était l'assassin!

Et le misérable n'avait pas assassiné par jalousie, — comme cela se voit fréquemment dans les pays chauds où l'ardeur du soleil fait les cœurs prompts et le vin noir. — C'était pour de l'or!

Et Juanita tomba évanouie sur le sein de celui à qui elle avait donné plus que sa vie. — En revenant à la raison, la pauvre fille se trouva chez elle, dans sa riante petite boutique de la rue de Tolède, au milieu des fleurs et des fruits. Les voisines la plaignaient, car elles savaient tout; — on avait murmuré autour d'elle: « C'est la maîtresse de l'assassin! »

Strezzo, à cette même heure, était étendu, les fers aux pieds, dans un cachot de dix pieds sur six, où il y avait de l'air précisément ce qu'il en faut pour deux heures de consommation à une poitrine d'homme.

Son procès ne fut pas long. Il fut condamné à être pendu! Chaque jour Juanita allait le voir, car toute son existence était en lui, et elle comprenait très-bien qu'elle mourrait en le perdant.

Le jour même fixé pour l'exécution, Juanita embrassait Strezzo en tordant sur lui ses bras amaigris par la douleur. — Quant à des larmes, elle n'en trouvait plus; depuis le jugement, son œil était tari comme une source d'été. — Les grandes peines sont muettes!

Tout-à-coup une idée traverse son imagination flétrie, et le sang remonte plus rouge à son front. Elle a trouvé le moyen de mourir seule, car elle sait que Strezzo tient plus à la vie qu'à elle.

Soudain, le dépouillant de ses vêtements, elle s'en couvre, en jetant les siens à ses pieds et en lui ordonnant du doigt de les prendre.

« Tu vivras! » lui dit-elle, en déposant un dernier baiser sur son front. — Strezzo s'habilla froidement avec le costume de la jeune fille. Le soir était venu, et il partit.

Le lendemain, les cloches de la grande place sonnèrent l'agonie d'un patient. On vint chercher Strezzo, et l'on emmena Juanita!

Un mouchoir placé sur sa figure, comme si elle eût pleuré, lui permit d'accomplir son sublime sacrifice, et lorsque, lâchée par le bourreau et balancée dans l'air, elle jeta sur la foule béante qui était là le dernier regard qu'elle eût à jeter dans ce monde, son œil, qui commençait à se vitrer, distingua Strezzo.

Il était là, lui! impassible à la voir mourir, et fumant avec tranquillité son cigarette d'A-

combien il a besoin de son indulgence? et a-t-il oublié ses démarches suppliantes auprès d'elle, lorsqu'il est revenu à Lyon? Qu'il soit donc bien convaincu que nous ne faiblirons jamais devant les menaces, et que nous savons soutenir notre critique autrement qu'avec la plume!

VERGNIOLE.

CERCLE MUSICAL.

Concert de M. et Mlles MANSUI.

Il y avait une société nombreuse et choisie, et cela devait être. On sait honorer à Lyon les grands talents; il n'y a que la médiocrité qui se plaint de l'indifférence du public. M. Mansui est un de ces rares artistes qui ont su garder la même renommée au milieu des variations que l'art a subies depuis vingt ans, et qui sont restés calmes et inébranlables conservateurs des saines doctrines à travers toutes les secousses données à la musique.

M. Mansui possède un doigté vigoureux et plein d'expression; il joue avec une chaleur entraînante, et, dès que ses doigts courent sur le clavecin, on comprend que c'est un artiste qui va parler à votre âme. Compositeur aussi

mérique. — Une dernière convulsion tordit la tête de Juanita de son côté, — puis elle resta immobile et raide; — et tout fut fini!

Strezzo vivra sans remords jusqu'à soixante ans, tantôt dans l'opulence, tantôt dans la misère. A soixante ans, n'étant plus bon à rien, il se fera mendiant.

S'il existe encore des Juanita, Dieu les préserve de rencontrer pour amants des hommes comme Strezzo! EUGÈNE DE LAMERLIÈRE.

A une Malade.

Eh bien! comment vis-tu dans cette solitude, Le soir et le matin, depuis bientôt trois mois? Fais-tu l'amour sans cesse, ou prends-tu l'habitude De n'avoir désormais qu'un amant à la fois? — Tu pleures, n'est-ce pas, tes divines orgies Sous les flots lumineux d'un millier de bougies, Où, des roses au front et les seins presque nus, Tu disais ton amour dans des mots inconnus! Tu regrettes cette heure où la vue éblouie Fait ruisseler les vins des coupes de cristal, Où l'on chante un refrain d'une voix inouïe, Cette heure solennelle où vers la fin du bal, Ivre de voluptés, on tombe évanouie! — Tu pleures, pauvre femme, et veux cacher ton mal. — Vains soupis! Tes regrets du plaisir sont le râle; L'orgie a dévoré les roses de ton teint. — Dis-moi donc aujourd'hui, bacchante à l'œil éteint, Belle femme du monde au visage si pâle, Que fais-tu de ton lit à la Sardanapale? — O femme! je te plains, c'est un lit de douleurs; C'est un bûcher, hélas! qui lentement dévore Les fleurs de ta jeunesse aux plus riches couleurs, Qui remet au néant ton âme, et que l'aurore Eclaire chaque jour pour y chercher tes pleurs. — Te plaindre? c'est folie, ô malheureuse femme! — Qui pourrait adoucir les tourments de ton âme? Qui remettrait du feu dans tes yeux languissants? — Amour pur ou d'un jour, qu'importe si l'on t'aime! Si l'amour sous ta lèvre est un hideux blasphème, Si tu n'as plus ton cœur, tes regards innocents, Ne te reste-t-il pas des fleurs en diadème, Une coupe en cristal, du carmin et des sens! — Tu n'as plus devant toi que ce chemin à suivre. Debout! viens au festin sans trembler de mourir. A quoi bon te cacher? que sert le repentir? Allons! puisque tu n'as que quelques jours à vivre, Reprends et ta couronne et ta coupe, et sois ivre; Défais ta robe, et chante, et meurs de joie. — Enfin Ote ton masque, et sois Phryné jusqu'à la fin!

JOACHIM DUFLOT.

Cours d'Histoire de M. François.

Le cours d'histoire de M. François a été diversement jugé par les journaux politiques :

habile qu'exécutant distingué, M. Mansui est un des professeurs les plus remarquables que nous sachions. Du reste, ses élèves sont là pour le prouver. Mlle Calixte, sa fille aînée, qu'on a regretté de n'entendre qu'une fois, a toutes les qualités de son père. L'élève fait le plus grand honneur au maître.

Une autre jeune enfant aux cheveux noirs et au sourire enfantin, qui est encore à l'âge où les hochets sont des bonheurs sans nom, Mlle Ida se révèle déjà comme une artiste distinguée. Il faut avoir entendu cette jeune fille, au milieu de ses préoccupations d'enfant, chanter l'air de grâce de *Robert*, pour se faire une idée de cette précoce organisation, de cette intelligence extrême. Elle dit cet air avec une âme, avec un entraînement qui étonnent. On se demande à chaque mesure si c'est vraiment une enfant qui chante. Elle a dit avec beaucoup d'esprit et de naïveté les chansonnettes *le Marin tapageur* et *l'Omibus*, et la romance *On n'en meurt pas*.

M. Mansui, enhardi par ce grand succès, a préparé déjà, dit-on, un second concert où le talent de Mlle Calixte sera mis tout à fait en relief. Quant à lui et à sa jeune fille, ils peuvent à l'avance être certains que toutes les sympathies de la ville artiste leur sont acquises. J. D.

L'entr'acte lyonnais.



Lith. Béraud, 1 rue St. Côme, 18, Lyon.

Décidément les fossés sont trop près de la grande route.

l'un d'entre eux a fait au jeune professeur un procès de tendance démocratique et anti-religieuse qui a donné lieu à une polémique passablement ennuyeuse que nous ne voulons ni rappeler ni imiter. Ce qu'il y a de certain, c'est que les leçons de M. François obtiennent un succès de vogue, qu'elles attirent l'élite de la société et surtout des jolies femmes de Lyon, en un mot qu'elles sont *à la mode*; et, à ce titre, elles rentrent dans nos attributions.

A défaut d'un jugement *ex professo*, que nous serions fort embarrassés de formuler de manière à ne blesser ni notre conscience de critique, ni surtout l'opinion de celles de nos aimables lectrices qui ont pris M. François sous leur protection (heureux M. François!), nous nous bornerons à rapporter une conversation à laquelle nous avons assisté dernièrement à la sortie du cours d'histoire.

Le lieu de la scène est l'omnibus qui conduit de la place des Terreaux à Bellecour, et les personnages appartiennent, non pas à l'aristocratie lyonnaise (l'aristocratie ne va pas en omnibus), mais à cette classe moyenne de la société qui partout, à Lyon comme à Paris, constitue le véritable public. On nous permettra toutefois de ne désigner que par des pseudonymes les trois interlocuteurs entre lesquels a eu lieu la conversation ou plutôt la dissertation suivante :

M^{lle} AMANDA. (*bas-bleu* : 40 ans). — Non, ma chère, vous direz tout ce que vous voudrez : votre M. François s'exprime, j'en conviens, avec une certaine élégance, il ne manque pas même d'une certaine chaleur dans la diction; mais rien chez lui ne parle à l'âme, rien ne la transporte des tristes réalités de ce monde positif dans un monde idéal et poétique. Des faits, rien que des faits; ce n'est pas ainsi que je comprends l'histoire.

M^{me} DU ROZET (*jolie femme* : 25 ans). — Eh ! mais il me semble que dans un cours d'histoire les faits ont bien leur mérite.

M^{lle} AMANDA. — Oui, dans une classe de collègue; mais dans un cours de Faculté, qui s'adresse à un public éclairé, on s'attend à quelque chose de plus large, de plus intellectuel, à quelque chose enfin qui ressemble au symbolisme de M. Michelet ou de l'école allemande.

M. PÉLICAN (*professeur de quelque chose* : 55 ans, nez en bec à corbin). — Et puis la chronologie de ce M. François n'est pas irréprochable; et, dans sa dernière leçon, j'ai remarqué une date pour le moins contestable, car...

M^{me} DU ROZET. — Je ne suis pas en état d'en juger, mais je trouve que ce jeune professeur parle très-bien; et jamais cours n'a obtenu, à Lyon, un succès aussi populaire que le sien.

M^{lle} AMANDA. — Vous oubliez celui de M. Edgar Quinet.

M^{me} DU ROZET. — J'ai assisté à deux de ses leçons; mais j'avouerai franchement qu'elles étaient au-dessus de ma portée.

M^{lle} AMANDA (*bas à M. Pélican*). — Je le crois bien; son esprit est si vulgaire, si prosaïque!

M^{me} DU ROZET. — Je pose en fait que jamais son cours n'a attiré un public aussi nombreux que celui de M. François.

M^{lle} AMANDA. — En matière de goût, le public ne se compte pas; il se pèse.

M^{me} DU ROZET. — A ce titre, les plus gros hommes seraient les meilleurs juges.

M^{lle} AMANDA (*aigrement*). — Ma chère, vous avez un talent unique pour interrompre par de mauvaises plaisanteries les conversations les plus sérieuses.

M^{me} DU ROZET. — C'est que les conversations sérieuses m'ennuient à périr.

M. PÉLICAN. — C'est aussi l'effet que me produisent les leçons de votre M. François. Rien n'y est discuté, approfondi; point d'archéologie, de critique historique. En un mot, tout cela ne nous apprend rien que nous ne sachions pour le moins aussi bien que le professeur.

M^{lle} AMANDA. — Je suis complètement de votre avis, mais par des motifs différents. Ce que je voudrais dans un cours de cette nature, ce sont des théories nouvelles, des aperçus ingénieux et féconds, et non des variations sur un air connu, des paroles brillantes et sonores brodées sur un fond commun. A quoi bon nous appeler, par excellence, le siècle de lumières, si nous ne faisons que rabâcher ce qu'ont dit nos devanciers?

M^{me} DU ROZET. — Oui, mais vous conviendrez du moins que le rabâchage de M. François est bien agréable! Voyez avec quel religieux silence on écoute ses leçons et de quels applaudissements elles sont suivies.

M. PÉLICAN. — Je le crois bien, les faits qu'il rapporte ont pour la plupart de ses auditeurs le mérite de la nouveauté. Ils écouteront avec le même silence, la même attention, le mélodrame de *la Tour de Nesle* ou de *l'Abbaye de Castro*; et, sous le point de vue de l'instruction, le résultat serait à peu près le même.

M^{me} DU ROZET (*rougissant un peu*). — Si c'est pour moi que vous dites cela....

M. PÉLICAN. — Du tout, belle dame; je parle de la grande majorité du public.

M^{me} DU ROZET. — Oh! vous n'avez pas besoin de vous excuser: je connais mon ignorance. J'ai étudié comme une autre l'histoire à la pension, mais, depuis, je l'ai parfaitement oubliée; et je trouve moins ennuyeux de la rapprendre, tant bien que mal, dans un cours public, au milieu d'une société nombreuse et choisie, plutôt que de m'user, comme vous, les yeux à feuilleter de vieux bouquins.

M. PÉLICAN (*voulant faire l'agréable*). — Il est certain que lorsqu'on a d'aussi beaux yeux on peut en faire un meilleur usage. Mais permettez-moi, belle dame, de vous dire que ces bouquins, que vous méprisez faute de les connaître, sont mille fois plus instructifs que les leçons de M. François.

M^{me} DU ROZET. — C'est possible; mais, sans jamais les avoir lus, je parierais qu'ils sont moins amusants.

M^{lle} AMANDA. — Oh! si c'est de l'amusement que vous venez chercher à un cours d'histoire!

M^{me} DU ROZET. — Et que pourrais-je y trouver de plus?

M^{lle} AMANDA. — Mais des émotions intellectuelles, des sujets de méditations.

M. PÉLICAN. — Des recherches archéologiques, ethnologiques, sceptiques, éclectiques.

M^{me} DU ROZET. — Toutes choses fort belles et fort estimables sans doute, mais dont je me prive faute de pouvoir y atteindre. D'ailleurs je suppose que l'on n'a pas voulu faire de ce cours quelque chose de si sérieux et de si grave, puisqu'on y admet les dames.

M^{lle} AMANDA (*fièrement*). — Vous oubliez, madame, qu'il est des femmes qui, pour l'érudition, ne le cèdent en rien....

M^{me} DU ROZET. — Pardon, mademoiselle; je sais que vous êtes une savante, un bas-bleu.... moi je me borne à raccommo-der les miens; et j'ai bien l'honneur de vous saluer, car nous voici arrivés à la station.

En effet, l'omnibus venait de s'arrêter, et chacun s'en alla de son côté; M^{me} du Rozet avec un beau jeune homme, en gants beurre frais, qui, pendant toute la dissertation ci-dessus, n'avait été occupé qu'à arranger le nœud de sa

cravate; et la grande et sèche M^{lle} Amanda avec le long et maigre M. Pélican. En les voyant s'éloigner, on eût pu dire d'eux, comme de Marius sur les ruines de Minturne :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

XXX.

Exposition de 1840.

(3^{me} ARTICLE.)

Le Dernier Jour de Pompeïa, de M. Podesti, révèle un beau talent, sinon entier, complet et dans sa maturité, du moins en voie de progrès et qui donne beaucoup à espérer. Ses personnages sont bien dessinés et pleins d'une expression de terreur et de désespoir; leur couleur est vraie quoiqu'elle manque un peu d'harmonie et de douceur. Enfin nous trouvons que les premiers plans s'enlèvent avec trop de sécheresse et de crudité sur le fond, où quelques touches imprévoyantes de vermillon contribuent à augmenter ce défaut.

M. Compte-Calix, sans aller, comme M. Podesti, demander aux plus belles pages de l'histoire des faits célèbres à reproduire et à illustrer avec son pinceau, a trouvé un sujet plus simple, plus naturel et plus facile dans une scène de la vie de tous les jours qu'il a appelée *Un Salon provincial*. Ce tableau ne manque pas de vérité dans sa composition, nous y reconnaissons un travail facile; mais ce que nous y voudrions voir aussi, c'est une étude plus vraie et plus consciencieuse de la nature, à laquelle chaque peintre est tenu d'être toujours fidèle, sous peine d'être faux et guindé. C'est ce qui est arrivé à M. Compte-Calix; ses personnages sont secs et crus sur le fond, son dessin maniéré. Nous lui recommandons d'étudier avec soin le genre de travail de M. Duval le Camus, dont les compositions sont si vraies et si naturelles.

Pour justifier notre critique, nous indiquons au lecteur la jambe droite du jeune homme au pantalon blanc.

Les beaux vers de M. de Lamartine n'ont pas transmis à M^{lle} Picard, qui s'en est inspirée, leur noblesse et leur grâce. Nous trouvons la tête du père de Laurence sans dignité, c'est celle d'un paysan et non celle d'un noble émigré; nous regrettons aussi que l'auteur, pour éluder une difficulté, nous ait caché la figure de Laurence qu'il eût pu faire si belle et si gracieuse.

Le public, quelquefois très-ignorant dans la partie artistique d'un tableau, est souvent un bon juge pour l'ensemble de la composition. Il peut passer sans remarquer un tableau plein de mérite aux yeux des connaisseurs; mais, si l'œuvre est réellement belle, grande et bien faite, tous s'arrêtent et admirent; au contraire, si la composition est faible, si elle manque d'un je ne sais quoi qui est le sceau de la vérité et qui ne s'explique pas, on passe sans y arrêter ses regards.

Les visiteurs de l'exposition de cette année ont porté ce dernier jugement sur *le Corsaire* de M. Jollivet, et ils ont eu raison. Pourtant on y reconnaît une grande étude, un travail sévère et consciencieux; toutes les parties accessoires de la composition sont bien travaillées, les figures principales étudiées avec soin, bien dessinées et vraies de ton. Ce qu'il y manque, c'est le feu sacré, ce sont ces inspirations sublimes qui font les peintres célèbres.

CAUSERIES.

On prépare au théâtre des Célestins une représentation extraordinaire, qui aura lieu au bénéfice de M. Barqui, un de nos artistes les plus anciens et les plus aimés. Elle se composera de trois nouveautés : un drame et deux vaudevilles. La foule ne manquera pas à cette solennité.

— Une remarquable solennité a eu lieu, il y

a quelques jours, à l'hôtel Castellane, rue du Faubourg-Saint-Honoré, à Paris.

Un assez grand nombre de dames se trouvaient réunies dans la belle galerie du rez-de-chaussée, qui conduit des salons à la salle de spectacle. Un splendide déjeuner fut servi; il n'y avait qu'un seul homme dans l'assemblée, le maître de la maison. Après le repas, M. de Castellane dit à ses convives: « Vous voilà installées; vous êtes ici chez vous, et vous pouvez vous occuper à loisir de l'important sujet de votre réunion. » S'imaginait-on qu'il s'agissait de fonder une académie de femmes? Quarante fauteuils avaient été préparés, tout était en ordre. La séance fut ouverte. Il fallait nommer le bureau, c'est-à-dire la présidente et les secrétaires; en attendant l'élection, selon l'usage, la présidence appartenait à la doyenne d'âge. On appela la doyenne,

personne ne répondit. Les secrétaires provisoires, toujours selon l'usage, devaient être les deux personnes les plus jeunes de l'assemblée. On appela les candidats au secrétariat, toutes ces dames se levèrent comme une seule. L'académie féminine faillit se dissoudre sur ce double incident; mais la régularité ayant été sacrifiée à la coquetterie, la séance continua. Le présidente et les secrétaires furent élus, non sans peine, et surtout non sans paroles.

Aujourd'hui tout est réglé, et l'hôtel Castellane, après avoir fait concurrence au Théâtre-Français et au Gymnase-Dramatique, vient d'entrer en lutte avec l'Institut.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. Jules Sorcier: Pourquoi

le vaudeville intitulé Bocquet père et fils est-il si amusant? Mme E. S. a répondu: C'est parce que les personnages sont tous aux eaux (tous zozos).

M. Dabadie a demandé: Pourquoi une femme affligée ressemble-t-elle à une serrure?

Charade.

Une exclamation est mon premier,
Une note est mon dernier,
Et dans l'architecture on trouve mon entier.
Dernier mot: Cour-lande.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSRY FILS,
RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

AVIS. — On propose de céder, pour **SIX MILLE FRANCS**, une **Entreprise qui rapporte TROIS CENTS FRANCS par mois.** — S'adresser [au Bureau du Journal.

Banque de Prévoyance LYONNAISE, Compagnie d'Assurances mutuelles SUR LA VIE, OPÉRANT DANS TOUTE LA FRANCE.

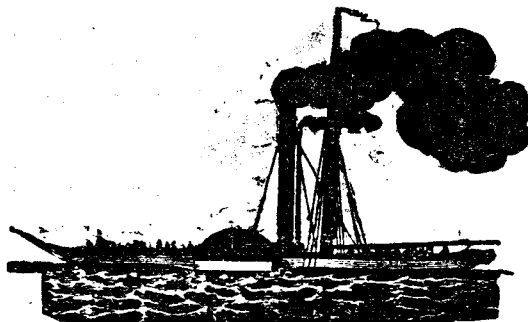
Cette Compagnie a pour objet de réunir les enfants sur la tête desquels on désire placer des capitaux avec abandon des mises, dans le cas de mort, au profit des survivants.

La Banque de Prévoyance lyonnaise ouvre chaque année des associations mutuelles sur la vie, dont la durée est de 5, 10, 15 ou 20 ans pour les personnes de tout âge.

Les placements dans l'association contre les chances du recrutement, les dots sans la condition de mariage, et les autres combinaisons de la Banque de Prévoyance lyonnaise, donnent des produits aussi élevés que ceux des Compagnies parisiennes.

Tous les fonds sont convertis en rentes au nom de chaque association, et ne peuvent être touchés sans le consentement des souscripteurs.

Prospectus et renseignements à l'Administration centrale, quai de Retz, 43, à Lyon.



REPRISE DU SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR

L'AIGLE

du Rhône et de la Saône.

Départs tous les jours, à 6 h. 1/2 du matin,
DU PORT DE LA CHARITÉ,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire
et Arles.

Les bateaux de cette entreprise se distinguent par la supériorité de leur marche.

Maison des DEUX JUMEAUX, galerie de
l'Argue, nos 44-46-48-50.

EXPOSITION

DE

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habillemeut complet et de commande sera rendu.

AVIS.

On trouve des Costumes de Bal, pour dames, chez Mme EMILE, rue de Pazzi, no 9, à l'entresol, près les Célestins, maison du Café Parisien.

M. EMILE MOISE, professeur de piano, prévient les personnes qui désireraient donner des soirées, qu'il se chargera de toucher du piano.

Même adresse.

Brevet d'Invention.

DRAGÉES ARABIKES,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 13,
à Lyon.

Rien de plus doux, de plus suave, de plus agréable et en même temps de plus salutaire pour la guérison des rhumes, asthmes, coqueluches, catarrhes, maux de gorge, enrrouements, phthisies et autres affections de poitrine. Les Dragées arabiques se distinguent de toutes les préparations de ce genre, non-seulement par la forme et par une saveur délicate, mais encore par leurs vertus et leurs propriétés qui effacent tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Après avoir été soumises à l'approbation de l'Académie royale de médecine, le gouvernement du roi vient d'accorder à l'auteur de cette précieuse préparation un brevet, la meilleure garantie qu'on puisse donner aux personnes qui seront dans le cas de l'employer.

Prix de la Boîte: 1 f. 50 c., à l'adresse ci-dessus.

COSTUMES DE BAL ET DOMINOS,

Chez M. CHARLES, coiffeur, aux Trois Salons proletaires, galerie de l'Argue, escalier II, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

Choix de Perruques pour théâtre et traves-tissements, Barbes, Moustaches, Postiches en tous genres. Il fait la coupe des cheveux avec soin pour 25 c.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ, Tailleur de Paris,
Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habilllements d'hiver.



HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, no 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

M. VIENT,

Rue Henri, 5,

Tient un assortiment de COSTUMES DE BAL les plus élégants et les plus variés; ils ont été confectionnés sur les modèles des costumes les plus riches des bals de la Renaissance et de Musard. Les prix en sont très-modérés.

Carnaval de 1841.

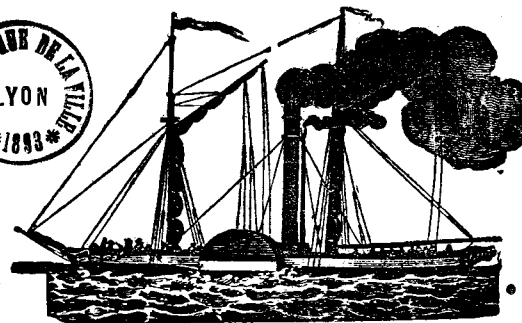
MAGASIN DE COSTUMES DE BAL POUR DAMES,

Tenu par madame HERGUEZ.

Costumes de caractères en tous genres et dans les goûts les plus nouveaux, Dominos de la Régence, etc. On se charge de confectionner tous les Costumes qui seront demandés.

Rue d'Egypte, le magasin tenant au théâtre des Célestins.

COMPAGNIE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



DÉPARTS TOUS LES JOURS,

DU PORT DE LA CHARITÉ,

A SIX heures 1/2 du matin.

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE, ARLES
ET MARSEILLE.

Les bureaux sont: place des Terreaux, 16; quai et place de la Charité, 28.

Élixir de Cardamome,

COMPOSÉ AU QUINQUINA,

POUR L'ENTRETIEN DES GENCIVES ET LA PROPRIÉTÉ DE LA BOUCHE.

Pharmacie de MACORS, rue St-Jean, 30,
vis-à-vis le no 19.

On y trouve également la PATE PECTORALE de Régisse à la Gomme de GEORGÉ, pharmacien à Épinal, contre les rhumes et les irritations de poitrine.

Le BAUME COLONIAL contre les douleurs, gouttes, sciaticque, paralysie et rhumatismes.

Le PAPIER FAYARD ET BLAYN, de Paris, spécialité contre les cors, le seul qui produise des effets prompts et assurés; il guérit aussi les brûlures et calme toute espèce de douleurs; il remplace avec avantage les applications de Poix de Bourgogne.